

### **Anatomie d'une institution médicale. La Faculté de médecine de Genève (1876-1920)**

Philip Rieder

Lausanne, Éditions BHMS, 2009, xii + 392 p., 132 ill., €47.00

L'ouvrage que Philip Rieder a fait paraître en 2009 porte bien son nom. L'anatomie institutionnelle qu'il réalise de la Faculté de médecine de Genève, de sa création en 1876 aux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, se présente comme une dissection patiente et détaillée de l'école médicale. Fruit d'un travail de recherche rigoureux, dont rend compte l'importante bibliographie de sources primaires et secondaires ainsi qu'un imposant appareil de notes, ce récit est pourtant loin d'être aride. Bien au contraire, dans un style toujours fluide et précis, l'auteur dresse un portrait clair et passionnant de la mise en place et de l'évolution de la Faculté de médecine de Genève, que de nombreuses illustrations issues de ses recherches archivistiques rendent particulièrement vivant.

Se détachant d'une approche historiographique d'ordre « juridico-politique », qu'il juge trop commémorative (p. 2), Rieder propose d'étudier ce qu'il nomme les « marges » (*Ibid.*) de cette institution, autrement dit les espaces de contacts et d'influence des différents milieux (universitaire, politique, social, économique, interindividuel ou privé) sur la Faculté. Cette perspective historique élargie laisse entrevoir les réseaux contextuels au sein desquels la Faculté a pris forme, s'est transformée, puis s'est affirmée comme une école professionnelle à part entière. C'est donc à l'aune de cette démarche méthodologique qu'est construit l'ouvrage : si l'enchaînement des chapitres respecte une trame chronologique, les analyses qui les composent se veulent thématiques, chacun abordant finalement l'une de ces « marges » extérieures mais constitutives de l'institution.

Le premier chapitre expose le monde médical genevois du XIX<sup>e</sup> siècle et explicite les enjeux scientifiques et sociopolitiques, locaux comme nationaux, qui ont conduit à faire émerger le besoin d'une faculté de médecine. Il met notamment en lumière la double influence, à l'égard de laquelle la nouvelle Faculté devra se situer : d'une part le modèle hospitalier français, cette École de Paris si bien décrite par E. *Ackerknecht*<sup>1</sup> et M. Foucault<sup>2</sup>, sur lequel fonctionne alors l'Hôpital de Genève, et, d'autre part, le modèle universitaire allemand qui s'impose à l'époque en Europe comme l'exemple de l'excellence et de la scientificité.

Seulement, loin des enjeux strictement scientifiques, ce sont finalement des considérations politiques et administratives qui déterminèrent, comme le détaille le second chapitre, la concrétisation du projet de création d'une Faculté à Genève. La prise de pouvoir des radicaux en 1870 et la nomination d'Antoine Carteret (1813-1889) à la tête du Département de l'Instruction Publique, vont donner à la Faculté son impulsion décisive et la diriger vers le modèle allemand. Pourtant le corps professoral finalement constitué contrebalance cette inspiration germanique. Ce sont en effet essentiellement des médecins formés à l'approche clinique française qui sont embauchés, notamment parce que ce sont eux qui défendaient originellement la création d'une Faculté autonome. Plus qu'un espace dévoué à l'enseignement et à la science, la Faculté a, à l'heure de son ouverture, le profil d'une institution davantage issue d'un « bricolage politique » (p. 82), où l'influence étatique est forte, les enseignements classiques et l'avenir encore incertain.

C'est pourtant une Faculté résolument moderne qui ouvre ses portes en 1876, caractérisée par un fonctionnement à cheval entre les modèles français et allemands. Reste désormais à répondre aux attentes qu'elle suscite. Les vingt premières années de son existence, retracées dans le troisième chapitre, sont ainsi scandées par les aléas scientifiques, politiques et sociaux qui contraignent l'institution à s'adapter pour survivre et s'épanouir. Il convient tout d'abord de recruter des étudiants et de consolider un corps professoral divisé hiérarchiquement entre professeurs et privat-docents, puis de s'assurer la confiance et le soutien des instances politiques, tout en préservant une certaine autonomie décisionnelle, et enfin de faire face aux problèmes récurrents de locaux, de budgets, d'harmonisation nationale des diplômes et de concurrence internationale. Finalement, aux abords du XX<sup>e</sup> siècle, l'institution a réussi, lentement mais sûrement, à renforcer son assise et à s'imposer dans le paysage universitaire et médical suisse.

Cette stabilité institutionnelle progressivement acquise s'accompagne tout naturellement d'un renforcement du rôle de la Faculté dans les débats et avancées scientifiques qui jalonnent l'histoire médicale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'introduction et le développement en son sein de la bactériologie, que décrit le quatrième chapitre, rendent compte du rapport de la Faculté au savoir scientifique et particulièrement à la Révolution thérapeutique qui s'opère alors en Europe.

Le tournant du siècle annonce finalement une mutation importante pour l'institution qui doit renouveler son corps professoral et entamer un dialogue avec un nouveau pouvoir politique fait de socialistes et de radicaux. Le défi, explicité par le cinquième chapitre, est de poursuivre l'extension de l'université, de maintenir l'image positive qu'elle a su se forger, tant du point de vue des pouvoirs publics locaux que des instances scientifiques internationales, tout en préparant son avenir. Les différentes démarches engagées par la seconde génération d'enseignants et de responsables vont porter leurs fruits, mais cette ascension va malheureusement être brutalement interrompue par le premier conflit mondial.

Comme le rapporte le sixième et dernier chapitre, à la sortie de la Première Guerre mondiale, la situation de la Faculté est paradoxale : les budgets sont resserrés, mais les initiatives, notamment l'introduction de nouvelles spécialités, se multiplient ; les tensions internes sont palpables mais l'institution maintient une unité face à l'extérieur, notamment grâce aux compromis scientifico-politiques. Tout en profitant des développements scientifiques et sociaux (entre autres le développement de l'assurance-maladie), la Faculté se renferme quelque peu sur elle-même afin d'assurer sa survie. Il faudra attendre, comme le précise l'auteur dans l'épilogue de l'ouvrage, les années 1930 et une troisième génération d'acteurs pour voir la « modeste école professionnelle » devenir le « centre d'excellence » (p. 289) qu'elle est aujourd'hui.

Ainsi, au cours des cinquante premières années d'existence de la Faculté de médecine de Genève que Philip Rieder retrace dans cet ouvrage, on assiste à la maturation progressive, mais non linéaire, d'une institution dont l'histoire et le devenir sont définitivement inséparables des conditions sociales, politiques, scientifiques et administratives dans lesquelles elle voit le jour. L'approche « par

les marges » qu'a privilégiée l'auteur, si elle donne un récit complexe, et de fait peu linéaire, offre finalement un portrait réaliste et dynamique de l'histoire de la faculté. En abordant l'institution par le biais des relations qu'elle entretient avec d'autres domaines du réel, cette démarche historiographique permet de saisir les enjeux essentiels qui ont déterminé l'évolution de l'objet étudié ; objet dont l'existence même déborde nécessairement son champ propre pour participer à celles des milieux politiques, de l'espace public, des savoirs scientifiques, mais également des relations interpersonnelles. Elle révèle en dernière analyse l'institution pour ce qu'elle est, non un objet simple et unique, mais une réalité plurielle, multiple, faite de différentes strates d'influences et d'enjeux qui en structurent la genèse et l'évolution. Ainsi, la perspective « anatomique » de Rieder rend parfaitement compte d'une histoire qui fut vivante autant qu'éminemment sociale, et qui ne peut dès lors être adéquatement saisie qu'au moyen d'une historiographie du même ordre. C'est donc un ouvrage rigoureux et de qualité, qui tout en participant pleinement à une histoire sociale de la médecine proprement contemporaine, s'impose comme un travail de référence tant pour l'histoire médicale suisse et l'histoire hospitalière européenne que, plus largement, pour l'histoire politique et institutionnelle.

ALEXANDRE KLEIN *Cégep de St Laurent, Montréal*

#### NOTES

- 1 Erwin H. Ackerknecht, *Medicine at the Paris Hospital, 1794-1848* (Baltimore, Johns Hopkins Press, 1967); *La médecine hospitalière à Paris, 1794-1848*, trad. fr. F. Blateau, (Paris, Payot, 1986).
- 2 Michel Foucault, *Naissance de la clinique. Archéologie du regard médical* (Paris, Presses Universitaires de France, 1963), coll. « Galien », 2003, coll. « Quadrige ».

#### **Telling Genes: The Story of Genetic Counseling in America**

Alexandra Minna Stern

Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2013, ix + 238 p., \$25.00

In *Telling Genes: The Story of Genetic Counseling in America*, Alexandra Minna Stern explores the history of genetic counselling from a myriad of perspectives. This book will appeal equally to professionals in the field of genetics and historians of medicine and gender. Stern draws from both textual sources and oral histories to document the evolution of technologies, expectations, capabilities, and responsibilities of genetic counsellors in the United States. She explores important themes including the history of the profession and the calculation of genetic risk, the mid-century gendering of the profession, the sometimes uncomfortable connections between eugenics and abortion and the responsibilities of the field to the disability community.

Although the evolution of the field is presented as linear, Stern addresses the issues thematically. The first chapter provides a history of genetic counselling that begins much earlier than the first professional programs, with eugenics. In doing so, she acknowledges the tense relationship between genetics and